

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a lowercase, sans-serif font. The letter "u" is stylized with a circular element around it. The logo is set against a red rectangular background.

Karine Sauvé : cultiver le temps et la mémoire

Raymond Bertin

Volume 37, Number 3, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73154ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2015). Karine Sauvé : cultiver le temps et la mémoire. *Lurelu*, 37(3), 19–20.



(photos : Patrick LaRoque)

Karine Sauvé : cultiver le temps et la mémoire

Raymond Bertin



Les Grands-Mères mortes

Son nouveau spectacle, *Les Grands-Mères mortes*, créé lors des derniers Coups de théâtre en novembre, prendra bientôt la route; on lui souhaite bon voyage et longue vie. En abordant, «pour tous à partir de 9 ans», un sujet difficile, voire tabou pour de nombreux créateurs, l'artiste interdisciplinaire Karine Sauvé bouscule un peu. Elle a cependant réussi un petit tour de force en retournant le sujet tabou comme un gant, pour en faire une réjouissante fête des Morts, qui célèbre la mémoire des êtres chers disparus. De plus, en convoquant sur scène divers matériaux, objets, matières, et en amalgamant les disciplines, conte, performance, arts visuels, musique et chant, la créatrice donne aux jeunes spectateurs l'occasion de se frotter à une œuvre hors normes.

Si elle fait indéniablement partie de «la relève», un terme qui exaspère beaucoup de jeunes à qui il reste collé parfois pendant des décennies, Karine Sauvé démontre, dans ce premier spectacle de sa compagnie Mammifères, une belle maturité d'artiste et une maîtrise efficace de ses moyens. Malgré sa jeunesse apparente – cette mère de deux enfants a tout de même trente-cinq ans –, celle qui voulait devenir comédienne lorsqu'elle étudiait en théâtre au cégep de Saint-Hyacinthe a tout de même un parcours riche et cohérent, qu'elle qualifie de «bigarré». Après avoir étudié la scénarisation cinématographique, cetteoureuse de l'écriture s'inscrit au programme de dramaturgie et critique du baccalauréat en art dramatique à l'UQAM, qu'elle quittera deux ans plus tard pour donner naissance à un premier bébé, puis à un autre.

Les cycles de la vie

Après quelques années d'arrêt forcé, c'est par le biais de stages en théâtre de marionnettes, offerts par l'Association québécoise des marionnettistes (AQM), que Karine Sauvé revient au théâtre. Son rôle se précise : «J'ai commencé à comprendre comment jouer sans que ce soit toujours à

propos de moi, en tenant compte de tout ce qui se passe dans une scène; en prenant conscience que les objets, par exemple, sont aussi importants que moi. Je sais mieux me situer comme comédienne : je suis plus en prise quand j'ai une action à faire que lorsque le rôle est juste psychologique.» Le travail de manipulation l'intéresse, mais elle se questionne sur son intention de devenir marionnettiste, car elle ne veut pas se limiter à faire bouger des petits bonshommes. On la convainc alors que le diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en théâtre de marionnettes contemporain, qui ouvre son champ d'exploration à la manipulation d'objets, lui est destiné. Portée par son amour pour les arts visuels et la transformation de la matière, Karine Sauvé s'inscrit donc à ce programme, fleuron de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, dont elle recevra la bourse d'excellence, et sera l'une des diplômées de la première cohorte, en 2009.

Côté thématique, l'artiste poursuit une exploration toute naturelle, dont la cohérence apparaît après coup. Lorsqu'elle étudie le cinéma, elle écrit un scénario intitulé *Femelle*, où il est question de féminité, d'hormones et de procréation. Pour entrer au DESS, elle rédige un projet d'exploration pour le jeune public, puis en ressort avec un projet pour adultes où une femme enceinte accouche sur scène. Son premier engagement professionnel sera, avec la compagnie Des mots, d'la dynamite, pour *Le Spectacle de l'arbre*, qu'elle crée en collaboration avec Nathalie Derome et Amélie Dumoulin (cette dernière sera remplacée en tournée par Anne Brulotte-Légaré). Dans cette œuvre sensible destinée aux tout-petits d'un an et demi à cinq ans, les interprètes se font femmes-arbres, jouent avec la laine et d'innombrables objets miniatures pour explorer le rapport au temps; le texte, les chansons distillent douceur et complicité avec le public, dans un état de simple présence. Quelque 130 représentations plus tard, en octobre 2013, les trois artistes se retrouvent en Pologne, au Festival international Katowice-Dzieciom,

dédié au théâtre de marionnettes pour enfants, où le jury, happé par la qualité de leur jeu, leur décerne à toutes les trois le prix d'interprétation féminine.

Célébrer notre animalité

Cette qualité de jeu, on la retrouve dans *Les Grands-Mères mortes*. Karine Sauvé, qui parle de Nathalie Derome comme de son mentor, reconnaît l'apport du travail sur la présence en scène qu'elles ont fait ensemble. Elle-même enthousiasmée, alors dans la jeune vingtaine, par un spectacle précédent de cette artiste, *Du temps d'antennes*, créé en 2003, elle dit y avoir vu la possibilité d'ouvrir l'imaginaire, de transgresser les codes de la représentation théâtrale pour entraîner le public dans une exploration multisensorielle. Sa découverte du contact direct avec les jeunes spectateurs, dans *Le Spectacle de l'arbre*, l'a confortée dans son choix de créer à destination de ce public particulier. «Il faut dire, précise-t-elle, que mes enfants avaient alors deux, trois ans, alors c'était parfait.» Maintenant, ils ont l'âge du public cible des *Grands-Mères*...

Elle choisit aussi de fonder sa compagnie, Mammifères, en 2013, afin de pouvoir pratiquer son métier de façon indépendante. Un nom pour célébrer notre animalité, ce «quelque chose qui nous relie de façon large», car on oublie trop souvent que nous sommes, nous les humains, aussi des animaux. «Ça fait du bien de se détendre un peu, de se rouler dans les feuilles», lance-t-elle, pour rompre avec le trop sérieux, comme les enfants le font spontanément. La créatrice a commencé à réfléchir sur la mort et les rituels du deuil dans le cadre de stages d'écriture en France, lors de festivals de théâtre jeunes publics. C'est aussi pendant l'un de ces stages qu'elle a appris la mort de sa dernière grand-mère, de quoi nourrir sa réflexion et sa détermination à faire revivre celle-ci par le souvenir. Pour s'être intéressée aux rituels très élaborés autour de la mort dans certains pays, comme le Mexique,



Les Grands-Mères mortes

l'artiste a voulu créer une œuvre qui soit festive, malgré toutes les émotions qui surgissent lorsqu'on aborde un tel sujet.

Les grands-mères mortes revivent

Lors de ces résidences d'écriture, Karine Sauvé a invité en salle de répétition des enfants, mais aussi des personnes âgées qu'elle a interrogées : «J'ai trouvé qu'elles étaient plus proches de leurs croyances religieuses ou de leurs principes, dit-elle, moins malléables que les enfants, qui sont plus ouverts. Les vieilles personnes semblaient vouloir se solidifier dans leur idée de la mort.» Puis, à Montréal, le théâtre Aux Écuries l'a accueillie à son tour en résidence de création. Elle s'est alors adjoint la collaboration de l'auteur David Paquet, un ami avec qui elle a étudié à Saint-Hyacinthe, pour l'aider à relier tous les fils dramaturgiques du spectacle. Sur scène, l'interprète est accompagnée par un musicien touche-à-tout de grand talent, Nicolas Letarte, un complice de longue date, qui est aussi le père de ses enfants. À la fois conteuse, performeuse, manipulatrice d'objets de toutes sortes, l'interprète crée d'emblée le contact avec son public, qu'elle ne lâche plus. Sur scène, d'innombrables accessoires, instruments ou objets disparates, composent son univers : ces petits riens du tout, elle les appelle «les encore là», véritable collection de restes de vie qui subsistent après que les gens les plus importants dans votre existence ont quitté ce monde.

En évoquant la disparition de trois vieilles amies, l'artiste trouve l'occasion de parler de leur façon d'être, de leurs passions, de leur amitié, de leur vitalité quand elle les a rencontrées. Ainsi, la représentation alterne des moments d'humour, des passages enlevés, *rock and roll*, des jeux symboliques avec toutes sortes d'objets. On y croise la célèbre gorille Koko, dont la rencontre étonnante avec l'acteur Robin William peut être vue sur Internet. Puis, on y vit aussi des moments d'émotion, de recueillement, d'in-

tériorisation lorsque l'artiste lit un poème ou chante. «J'ai très hâte à cette rencontre avec le public», m'explique-t-elle, quelques jours avant la création officielle de son spectacle. Des représentations en laboratoire l'ont rassurée : «Après le spectacle, j'ai senti que les jeunes, qui vivent dans une intensité constante, s'étaient un peu calmés. Quand on laisse entrer la mort, ça crée un autre temps, une sorte de ralentissement bénéfique. Mon approche du deuil par la mémoire, non religieuse, et l'atmosphère de fête amènent une sorte de consolation, comme si en groupe le manque devenait un plein.» Ce temps particulier du deuil, Karine Sauvé le cultive aussi en accompagnant des personnes en fin de vie.

Celle qui attend beaucoup de la rencontre avec le public s'identifie au concept d'art relationnel, où l'on privilégie tout ce qui naît de la rencontre. Elle aura l'occasion de vivre ces instants attendus du 10 au 15 février au Centre national des Arts à Ottawa, puis



(photos : Émilie Bouchard)

du 13 au 22 mars au théâtre Aux Écuries à Montréal. Par la suite, *Les Grands-Mères mortes* iront revivre sur les routes du Québec et d'ailleurs.



Le Spectacle de l'arbre